



Archives de sciences sociales des religions

136 | octobre - décembre 2006
Les Archives... cinquante ans après

Frédéric Le Moigne, *Les évêques français de Verdun à Vatican II. Une génération en mal d'héroïsme*

Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2005, 373 p.

Jean-Dominique Durand



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/3975>

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 115-283

ISBN : 2-7132-2124-2

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Jean-Dominique Durand, « Frédéric Le Moigne, *Les évêques français de Verdun à Vatican II. Une génération en mal d'héroïsme* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 136 | octobre - décembre 2006, document 136-64, mis en ligne le 13 février 2007, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/3975>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

Frédéric Le Moigne, *Les évêques français de Verdun à Vatican II. Une génération en mal d'héroïsme*

Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2005, 373 p.

Jean-Dominique Durand

- 1 Cette recherche, dirigée par le regretté Michel Lagrée à qui l'ouvrage est dédié, est un livre important qui comptera certainement dans l'historiographie religieuse de la France. Le livre se distingue par l'ampleur du sujet traité : ampleur du corpus (l'ensemble de l'épiscopat, en particulier la génération Pie XI nommée autour de la crise de l'Action Française, soit plus de soixante-dix personnes), ampleur spatiale (l'ensemble de la France métropolitaine), ampleur chronologique (de la Première Guerre mondiale au Concile de Vatican II), ampleur de la documentation. C'est bien là que réside l'originalité et la force du point de vue : resituer la question du comportement de cet épiscopat durant l'occupation dans un espace-temps ample ; d'où venait ce corps épiscopal confronté à un événement stupéfiant (la défaite de 1940) et à une situation sans précédent (l'occupation et le gouvernement de Vichy), où alla-t-il après lorsque, la Libération venue, la légalité républicaine fut rétablie ? Dans sa préface, Étienne Fouilloux parle d'une génération épiscopale « frappée en pleine ascension par l'épreuve de l'occupation », d'une génération brillante, qui se perdit dans « un maréchalisme quasi mystique ». Ce maréchalisme naquit à Verdun et ne lâcha plus ces évêques de la « génération du feu », qui avaient été en quelque sorte consacrés dans les tranchées, et dont les sacres véritables furent l'occasion de consacrer des anciens combattants. Ils restèrent maréchalistes sous la Quatrième République et au début de la Cinquième, jusqu'à leur mort. De ce point de vue, on ne peut certes pas leur reprocher quelque forme d'opportunisme que ce soit.
- 2 Cette génération épiscopale était pourtant bien partie : des évêques jeunes, bien formés, choisis dans le contexte de la condamnation de l'Action Française et de la réaffirmation de l'autorité romaine sur l'Église de France, par des nonces entreprenants, Mgr Maglione puis Mgr Valérie Valeri, profondément sociaux, loyaux vis-à-vis de la République, attachés à l'Action Catholique, ils surent accompagner avec efficacité le renouveau de

l'Église catholique dans la France de l'entre-deux-guerres. Cette « jeunesse épiscopale » fit pratiquement, entre 1927 et 1940, un sans-faute, entre ligues et Front populaire, militantisme catholique et tensions anticléricales nées de la politique du Cartel des gauches, entre tendances pacifistes et tensions internationales, avec en général des analyses très lucides sur le nazisme. Il est dommage cependant que l'auteur n'ait pas interrogé « ses » évêques sur le dossier de la guerre d'Espagne. Il est probable que l'on y trouverait quelques signes annonciateurs de pétainisme : foi dans un chef charismatique, anticommunisme, confusion entre combat politique et croisade, distanciation par rapport aux intellectuels catholiques engagés dans un sens hostile au franquisme. La seule association entre Pétain et Franco vient au moment des commentaires sur la mort du maréchal, et c'est un peu tard.

- 3 Entre 1940 et 1944, ces évêques furent bien « les évêques de Pétain ». Vichy fit d'eux des notables du régime, et un des corps privilégiés de la revanche contre la République. Ils se firent évêques concordataires sans concordat, avec, en plus, une vénération sans limites pour le chef de l'État. Certes, Frédéric Le Moigne est attentif aux personnalités, aux tempéraments, aux prises de position individuelles, notamment devant la déportation des juifs, introduisant les nécessaires nuances. Mais dans l'ensemble, on ne peut que rester confondu devant un tel alignement, une telle soumission au pouvoir politique, un tel manque de discernement devant le « prince esclave » qui rendait « l'épiscopat esclave » lui aussi. Pourtant, à quelques exceptions près ces évêques ne tombèrent pas dans la collaboration, encore que le cardinal Suhard, archevêque de Paris sorte en mauvaise posture de cette étude, lui qui sanctionna deux prêtres pour avoir falsifié des actes de baptême destinés à sauver des enfants juifs (p. 127).
- 4 Comment expliquer un tel comportement qui excluait non seulement un comportement prophétique, mais même le bon sens de la prudence et de la solidarité humaine (dans l'affaire des statuts des juifs) ? Il peut paraître d'autant plus étonnant que cette génération d'évêques avait été vaccinée contre l'Action Française, et avait été imposée contre cette dernière. Il manque dans l'ouvrage de Frédéric Le Moigne une présentation de leur formation de clercs. Ces évêques étaient des chefs religieux, ils avaient reçu une formation dans des séminaires : quel type de formation ? Quel type de spiritualité ? Comment ces hommes nés entre 1870 et 1897 ont-ils passé l'épreuve de la crise anticléricale du début du siècle, et celle de la condamnation du modernisme ? On manque là d'informations capitales. Mais l'auteur a raison d'insister sur l'épreuve du feu, le patriotisme, et l'adhésion au vainqueur de Verdun. On reste quand même démuné de réponse devant le caractère total, global de cette adhésion : « l'acier du maréchalisme épiscopal trempé dans Verdun était à toute épreuve et sans aucune nuance », écrit-il avec bonheur. Il invite à développer des études comparatistes avec d'autres pays. Le cas italien, où le nationalisme des évêques n'était pas leur qualité première, où l'on ne débordait pas d'affection pour la monarchie incarnée par la dynastie des Savoie, où l'armée n'avait pas de chefs capables de galvaniser les populations, est très intéressant. En effet, après avoir soutenu le régime de Mussolini, et s'être compromis lourdement avec lui, essentiellement pour des raisons d'opportunité politique (règlement de la Question romaine), la plupart des évêques, même les plus « philofascistes » surent prendre leurs distances dès lors que le régime s'aligna de plus en plus sur l'Allemagne nazie, et au moment de la défaite italienne, assumer un rôle souvent prophétique de *defensores civitatis*. Ce rôle ne pourrait être reconnu en France, selon Frédéric Le Moigne, qu'à Mgr Blanchet, évêque de Saint-Dié. Cette thèse permet donc de souligner la responsabilité singulière du maréchal Pétain,

privant bien des élites, et pas seulement l'épiscopat, de toute réaction, en se mettant en avant pour offrir au vainqueur sa politique de soumission et de collaboration.

- 5 Étonnant est le fait que cet aveuglement se poursuivit après la guerre. Cet épiscopat traumatisé, en dehors de quelques figures périphériques, par la libération, par l'exclusion du cardinal Suhard du Te *Deum* de Notre-Dame, et par les projets d'épuration épiscopale, ne sut pas profiter de l'arrivée au pouvoir de la vague gaulliste et MRP, une vague catholique qui, il est vrai, s'était imposée contre les évêques eux-mêmes. Certains restèrent prisonniers comme le cardinal Feltin, d'un maréchalisme autant compulsif que « définitif » (chap. 11), pour s'engager dans quelques diocèses de l'Ouest dans une guerre scolaire (en refusant en 1947 une conciliation proposée par le ministre des Finances... Robert Schuman !) qui fut désavouée par Rome. C'est une génération « à bout de souffle » qui parvint à la Cinquième République, mal préparée, usée par trente à quarante années d'épiscopat, qui aborda dans des conditions difficiles une période de mutations et de crises (prêtres-ouvriers, guerre d'Algérie) et qui joua un rôle mineur au Concile.
- 6 On pourra regretter une orientation trop politique donnée à l'ouvrage. Ainsi le dynamisme pastoral qui marqua l'Église de France, placée sous l'autorité de cette génération d'évêques, n'est guère abordé. De même, si l'auteur est sensible à l'expression des individualités, où l'unité générationnelle n'exclut pas les expressions personnelles, les spécificités régionales ne sont pas toujours bien perçues. Mais cet ouvrage d'une grande finesse d'analyse, solidement documenté, ferme dans l'expression, restera longtemps incontournable.